



Mein bester parent!



Un Seynois dans la Grande Guerre

Joseph Magliotto (1892-1918)

Yolande Le Gallo

Centenaire de la Grande Guerre (1914-2014)

Un Seynois dans la Grande Guerre
Joseph Magliotto (1892-1918)

Remerciements à Bernard et Alexandrine Ducher

« **Je languis beaucoup** d'avoir une de vos lettres » écrit Joseph Magliotto à ses parents le 11 avril 1917, alors qu'il est en cantonnement au sud de Verdun. Ainsi commence l'une des nombreuses lettres écrites par ce jeune homme, mort en 1918, dont quelques unes sont arrivées jusqu'à nous.

Dans la salle à manger de la maison familiale de la rue Général Carmille, un soir de janvier 2014, son descendant lointain Bernard Ducher déplie avec soin ce « trésor » longtemps conservé, ému que l'on s'intéresse au personnage familial et oublié qu'il honore chaque année par sa présence à la cérémonie du 11 novembre.

Avec une douzaine de lettres, il a conservé une photo de Joseph dans son bel uniforme de soldat en 1917, avec Adrienne, sa jeune épouse, un beau couple prometteur.

Ils posent tous les deux dans l'atelier du photographe à l'occasion d'une permission tant attendue où les jeunes gens se sont mariés. Lui, debout, jeune homme brun d'un mètre soixante treize, à la petite moustache très courue à l'époque, arbore fièrement le numéro de son régiment - le 38^e RAC - et ses médailles suite à plusieurs blessures. Assise devant lui, dans un fauteuil en bois ouvragé, Adrienne Champey dite «Adri», son épouse qui a le même âge que Joseph, est une jeune femme brune à la chevelure abondante. Elle fixe l'objectif de son regard direct, soutenu, surmonté d'épais sourcils. Elle porte une robe foncée et longue comme il sied aux femmes de son époque qui laisse apercevoir de jolis bottillons lacés. D'une élégance raffinée, elle porte des bijoux, signe d'une certaine aisance : chaîne et bracelet en maille au cou et au poignet, bagues aux doigts.

La mise en scène du photographe semble l'interrompre dans sa lecture.



Joseph Magliotto et Adrienne Champey en 1917

Le nom de Joseph Magliotto figure parmi les 373 noms gravés dans les plaques de marbre du monument aux morts sur le modèle à l'entrée du port de La Seyne-sur-Mer mais aussi sur celui de Rians dans le Haut Var, village où vivait Adrienne.

Redonner vie à Joseph Magliotto, « mort pour la France », à partir de ses lettres, d'archives diverses et de la mémoire familiale, tel est mon propos.

Le monument aux morts de La Seyne, hier, aujourd'hui

Le monument commémoratif actuel situé à l'entrée du port n'est pas le monument d'origine, détruit en 1944 par l'occupant allemand.

De nouvelles recherches effectuées par Jean-Claude Autran et Thérèse Lépine laissent penser que le nombre de morts s'élèverait plutôt à 460.

Comme dans la plupart de communes, en 1918 le conseil municipal décide de la construction d'un monument commémoratif. Un long processus administratif se déploie. Un comité du Monument aux morts présidé par le directeur des chantiers, Léonce Rimbaud qui lui-même a perdu un fils François en 1915, est mis en place en novembre 1918. Plusieurs souscriptions sont lancées. En juillet 1921, la commission artistique départementale donne un avis favorable pour le projet André (sculpteur) et Viano (entrepreneur) parmi plusieurs autres.

Un article paru dans le journal *Le Petit Var*, le 29 août 1920, décrit le monument : « *La Renommée soulève le linceul du mort de la Grande Guerre et lui montre la Victoire qui est le prix de sa mort. Sur le soubassement, une femme drapée symbolisant la mère, l'épouse vient montrer à un bambin l'ultime récompense de celui qui est mort pour le défendre. A ses côtés un marin appuyé sur son canon fouillant de son regard le dangereux horizon symbolise la Marine pendant la guerre* ».

Le monument atteint 6 m 50 de hauteur.



Le monument aux morts dans l'entre-deux-guerres

En janvier 1922, le comité consulte 301 familles concernées pour l'emplacement du monument, 175 répondent. Ce sera donc le môle au bout du quai Hoche, à l'entrée du vieux port. Le monument est inauguré le 11 novembre 1924.



Détruit en 1944 (il gênait les batteries aériennes allemandes), il est reconstruit en 1961 et inauguré le 8 mai 1962. Jusque là les cérémonies avaient lieu au cimetière municipal. Œuvre d'André Deluol (1909 – 2003), la sculpture représente un guerrier à genoux avec un glaive brisé.

Le monument aux morts aujourd'hui

Mort d'un éclat d'obus

Joseph Magliotto est mort au feu le 8 octobre 1918, 33 jours avant l'armistice du 11 novembre. Le jeune homme âgé de 26 ans n'a pas réchappé cette fois à un éclat d'obus que craignaient par-dessus tout les soldats de la Grande Guerre.

Avec son régiment d'artillerie, Joseph a connu les grands moments du conflit : la bataille de Lorraine en 1914, Verdun en 1916, et les derniers assauts contre les Allemands en 1918 où, dans le creux de Thorigny près de Compiègne, il y laisse la vie comme des centaines de milliers d'autres jeunes hommes au cours de cette longue guerre. Il est enterré par ses camarades dans le cimetière d'Holnon dans l'Aisne. Lorsque sa mère et sa sœur récupèrent le corps en 1922 pour l'inhumer dans le caveau familial au cimetière de La Seyne, elles remarquent que Joseph n'a pas été défiguré. A peine aperçoit-on une blessure à la tempe gauche, certainement celle d'une bille de plomb libérée par l'explosion du redoutable obus de shrapnel. C'est l'un de ces obus dont parle Joseph dans une lettre en novembre 1915. Attendant sa première permission avec impatience, il envisage de rapporter des bagues fabriquées avec un de ces « jolis » obus allemands .

Classe 1912

Joseph Magliotto a 22 ans lorsqu'il est mobilisé le 2 août 1914, il fait alors son service militaire à Nîmes. Né en 1892, il appartient à la classe 1912.

Au printemps 1912, il passe devant le conseil de révision et est appelé à faire ses classes. En octobre de l'année suivante, il est incorporé au 38^e régiment d'artillerie de campagne dans la 11^e batterie (devenue 8^e batterie en 1916), rattaché au XV^e corps d'armée, régiment qu'il ne quittera plus jusqu'en 1918.

La classe 1912 du canton de La Seyne-sur-Mer (qui regroupe La Seyne / Saint-Mandrier / Six Fours)

La classe 1912 du canton de La Seyne compte 154 appelés.

Les professions des conscrits au moment de l'incorporation se répartissent de la façon suivante : 43 % ont une activité industrielle, 24 % ont une activité rurale, 23 % travaillent dans l'artisanat et le commerce et 10 % dans la marine, l'administration, l'enseignement et autres.

Cinq niveaux évaluent l'instruction des conscrits bien alphabétisés comme l'est le Var et le sud-est en général. 3 à 4 % ont le niveau 0 et 1 : ils sont analphabètes ou maîtrisent quelques éléments de lecture et d'écriture ; 90 % ont le niveau 2 ou 3 : ils savent lire et écrire parfois ont le certificat d'études ; 6 % des conscrits ont le niveau 4 ou 5 : ils sont du niveau du brevet élémentaire et supérieur et au-delà. Au total 96 % des conscrits ont un bon niveau d'alphabétisation.

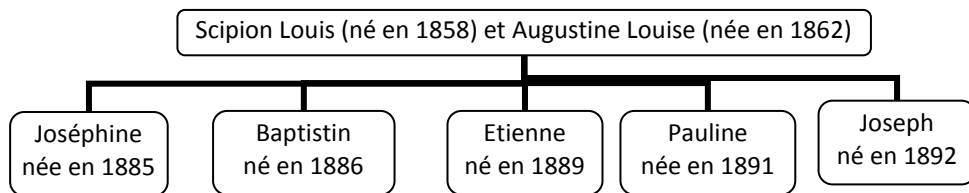
Il ressort de la description physique des appelés que la taille moyenne est de 1 m 64.

Pour leur affectation au moment de leur enrôlement, les deux tiers d'entre eux sont des fantassins (infanterie, infanterie coloniale, chasseur, zouaves...), 20 % intègrent l'artillerie; les autres incorporent le génie, le train des équipages, les services auxiliaires. Après la mobilisation générale d'août 1914, un certain nombre retrouve leur activité d'origine comme affectés spéciaux à l'arsenal maritime de Toulon par exemple.

27 sont morts pendant la guerre soit 17,5% des appelés.

La famille Magliotto, une famille italienne d'immigration ancienne

Joseph Magliotto est le dernier d'une fratrie de cinq enfants, il a deux frères Etienne et Baptistin et deux sœurs, Pauline et Joséphine. Les deux frères eux aussi sont mobilisés mais leurs destins divergent.



Famille d'origine italienne par le père Scipion Magliotto et par la mère Louise Lajolo, les Magliotto sont installés de longue date à La Seyne et dans la région. Le père Scipion Lucien Enée, est né à La Seyne le 2 septembre 1858, d'un père sarde Joseph, journalier alors âgé de 28 ans et d'une mère italienne du Piémont Marie Venturino, alors âgée de 24 ans. La famille habitait au 20 rue de la Miséricorde, aujourd'hui rue d'Alsace. La mère de Joseph, Augustine Léandrine Louise Lajolo est née au Castellet le 5 mai 1862, son père Antoine Lajolo âgé de 39 ans au moment de sa naissance, mineur, venait de Malvicino au Piémont, sa mère Cécile Rostagne alors âgée de 27 ans était native de Sospel au nord de Nice, encore italienne - le comté de Nice est devenu français en 1860. La famille Lajolo habitait au Plan-du-Castellet. Le père Antoine travaillait dans la mine de lignite de Fontanieu sur la commune de La Cadière, exploitée à ce moment par une douzaine d'ouvriers. Il était précurseur en la matière puisque de nombreux piémontais, une vingtaine d'années plus tard, s'installaient à La Cadière pour travailler dans la mine qui reprenait de l'activité (« La mine de lignite à La Cadière d'Azur », *Cahier des Amis de La Cadière*, 2000. Remerciements à Raoul Décugis).



Scipion à gauche, Louise à droite avec des amis autour d'un repas au cabanon

La Seyne, ville italienne

En ce début de siècle La Seyne compte plus de 20 000 habitants. Avant 1914, le pourcentage d'étrangers, surtout italiens, varient entre 15 et 20 %, selon le dynamisme de l'activité industrielle des Forges et Chantiers de la Méditerranée. Les travailleurs italiens retournent dans leur pays d'origine en période de réduction d'activité et de mise au chômage dont ils sont les premières victimes. Mais c'est aussi dans les activités induites qu'ils travaillent comme ce sera le cas de Joseph Magliotto.



Rue d'Alsace, La Seyne

Une immigration italienne précoce dans le sud-est de la France

Les immigrés italiens piémontais sont arrivés très tôt dans le sud-est de la France, dès le milieu du XIX^e siècle, dans le Var et à La Seyne-sur-Mer, selon l'exemple des familles Lajolo-Venturino et Magliotto.

Ils ont d'abord travaillé dans les campagnes et dans les activités artisanales et préindustrielles des mines, des briqueteries, des charbonnières des Maures, de l'exploitation du liège, des tanneries, etc. Avec le développement industriel essentiellement localisé sur la bande littorale varoise, l'exode rural a touché le moyen et le haut Var. Les immigrés italiens ont alors occupé le vide laissé par les populations installées au sud du département. Le déplacement des populations varoises se double, dans le Var, d'un solde naturel négatif où les décès sont supérieurs aux naissances.

Dans la 2^e moitié du XIX^e siècle à La Seyne-sur-Mer, l'expansion des Forges et Chantiers de la Méditerranée (FCM) demande une main d'œuvre nouvelle que la commune et son territoire environnant ne peuvent fournir. La nouvelle usine de constructions navales emploie la main-d'œuvre italienne de « proximité », celle des montagnes et des vallées du Piémont tout proche au nord de l'Italie pas encore industrialisé, et celle du littoral de la plaine ligure.

Cette faiblesse démographique provoque à La Seyne une « concurrence » entre la main d'œuvre employée dans la construction navale et celle qui travaille les terres agricoles dans le quartier nord de la ville qui nourrissent les habitants plus nombreux. Dans les dernières décennies du XIX^e siècle l'ouvrier paysan se partage, d'abord, entre son activité rurale en tant que métayer au service d'un propriétaire non résident et son activité industrielle (cf Joséphine Moretti) avant d'opter définitivement pour l'activité industrielle en expansion.

Les Magliotto, une famille d'ouvriers de la mer

Bien qu'habitant à deux pas de la petite école communale Martini née en 1830 de la loi Guizot, Scipion ne sait ni lire ni écrire mais « réussit à se faire comprendre par des signes ou en parlant un mélange d'italien familial et de provençal ».

Scipion, encore enfant, embarque comme mousse sur l'un de ces grands voiliers qui parcourent le monde. Il racontait avoir doublé le mythique Cap Horn. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et quelques décennies plus tard, La Seyne industrielle conserve des traces de cette activité commerciale si florissante au XVIII^e siècle. Il n'était pas rare de voir de grands voiliers arrimés au quai Hoche face au bâtiment de la mairie sur le port.

De cette phase maritime de sa vie, Scipion conserve une raideur de l'auriculaire, résultat, racontait-il, d'un coup de couteau reçu lors d'une rixe entre matelots. Il apprend le métier de charpentier de marine, métier qu'il exerce ensuite sur les chantiers de construction navale aux Esplageolles, qui occupaient l'actuel jardin Aristide Briand jusqu'à la place Ledru-Rollin. Là, à la fin du XIX^e siècle, les chantiers Curet, Guerry, Nicollet, Jouglas, Estienne, du nom des propriétaires, perpétuent l'activité de la construction de bateaux de petit tonnage en bois, pour peu de temps encore, en face des grands chantiers navals industriels des Forges et Chantiers de la Méditerranée (FCM)

Scipion y travaille en tant que journalier où il fabrique des « pointus », bateau traditionnel de pêche. Il travaille dans l'entreprise Gaston qui emploie une petite vingtaine d'ouvriers et employés dont plusieurs charpentiers, menuisiers et autres métiers de la construction navale artisanale .

La Seyne-sur-Mer, ville maritime au XVIII^e siècle

Le petit port seynoïse dispose au XVIII^e siècle d'une des flottes les plus importantes de l'arc méditerranéen. La tartane, bien adaptée aux conditions de navigation en Méditerranée, en est la « reine ». C'est ainsi que les chantiers de La Seyne deviennent dynamiques d'autant qu'ils construisent pour tous les ports provençaux voisins, y compris languedociens, et fournissent le quart des bâtiments de la flotte marseillaise.

La flotte marchande seynoïse pratique le petit cabotage pour diffuser les produits de première nécessité (blés, vin, bois à brûler, ferrailles, liège, châtaignes, huile). Elle pratique aussi une navigation plus originale, la caravane maritime, jusqu'en Méditerranée orientale dans les Echelles du Levant.

Le bateau est la copropriété de plusieurs associés, « bourgeois » et autres marchand(e)s de La Seyne et des environs, y compris le capitaine – que l'on trouve dans les familles Beaussier, Denans, Jeansollenq, Tortel, Roux... des noms familiers à La Seyne. La campagne caravanière dure deux, trois ans. Le navire est mis à la disposition d'affréteurs ottomans qui transportent marchandises et passagers.

La pratique caravanière n'était pas sans risque commercial et sans mésaventure maritime. Elle s'achève au début du XIX^e siècle.

Nous renvoyons à l'article de Gilbert Buti : « Marchands caravaneurs de La Seyne dans les Echelles du Levant », *Regards sur l'histoire de La Seyne-sur-Mer*, n°6, novembre 2005.

Scipion a 27 ans quand il épouse Augustine Lajolo. En 1885, la nouvelle famille s'installe au 28 rue Beaussier, rue étroite d'un des quartiers les plus anciens de la ville, le quartier Beaussier, du nom d'une vieille famille seynoise. Un an plus tard, en 1886, naît leur première fille Joséphine. Là, Scipion aménage un hangar pour la construction et la vente de petits bateaux de pêche à fonds plat, les « bêtes », qu'il fabrique par mauvais temps lorsqu'il est débauché.

Petit et trapu, surnommé le « petit Titou », Scipion fait feu de tout bois pour faire vivre sa famille forte de ses cinq enfants, nés entre 1885 et 1892, année de naissance du petit dernier, Joseph. Scipion travaille aussi la nuit comme gardien des yachts qui jettent l'ancre dans le port de La Seyne ou encore il aide à la manœuvre les navettes venues de Toulon qui accostent au port du Manteau à Tamaris. Il pêche la nuit, dans la darse, et vend son poisson le matin sur le quai. Ce travailleur acharné acquiert la maison qu'il occupe rue Beaussier en 1908-1909, maison qu'il a transmise à sa descendance jusqu'à aujourd'hui. Belle maison provençale de deux étages, ornée d'une double rangée de gènoises, elle borde une des rues étroites du quartier Beaussier qui, depuis la rue Robespierre, mène sur la place Galilée devant l'entrée du lycée Beaussier.



Bernard Ducher devant la maison de la rue Beaussier



Augustine-Louise et son arrière-petit-fils Bernard

La mère, Louise, est grande et mince, elle est « sans profession ». Mais gageons que cette femme, en dehors des soins domestiques apportés à sa famille nombreuse, est fortement occupée. A-t-elle travaillé pour les autres, pour les « bourgeois » du cours Louis Blanc et d'ailleurs - comme c'était le cas des femmes de milieu populaire, ou s'est-elle contentée d'entretenir le grand jardin potager accolé à la maison de la rue Beaussier qui fournit une bonne partie de la nourriture nécessaire à la famille qui s'agrandit ? - forme d'autonomie alimentaire courante à cette époque et encore pendant plusieurs décennies dans de nombreuses familles de condition modeste et qui plus est les familles nombreuses.

Les frères Baptistin et Etienne Magliotto, plus chanceux ?

Mobilisés comme Joseph au tout début de la guerre, Baptistin et Etienne en reviendront presque indemnes. Au moment de la mobilisation, le premier a 28 ans, le second 25 ans. Les trois fils Magliotto partent à la guerre.

Baptistin l'aîné est charpentier sur bois, comme son père, il travaille sur les petits chantiers forains. Il aide son père à la fabrication des « bêtes » dans le hangar accolé à la maison de la rue Beaussier. Plus tard on verra le grand « Titou », de son surnom familial, descendre jusqu'au port, une bête tenue à bout de bras au-dessus de sa tête. Baptistin, grand gabarit de 1m 79 au regard de la taille moyenne des hommes de cette époque, est dépassé par son cadet Etienne du haut de ses 1m 85 – comme leur mère très grande. Après les « saignées » des premiers mois de guerre, chaque région militaire constitue un nouveau régiment composé de nouvelles recrues et d'anciens soldats, souvent blessés comme c'était le cas de Baptistin.

Le régiment se forme à Carpiagne près de Marseille, il est envoyé dans la Somme puis s'engage dans les tranchées meurtrières de Champagne. Après quelques temps de repos, le régiment est transporté à Verdun début mars 1916. Mais pour Baptistin, Verdun sera de courte durée : début avril il est réformé pour tertiairisme (stade avancé du développement de la syphilis) et bégaiement intense - le bégaiement de Baptistin est connu de ses proches. Il est classé au service auxiliaire suite à la décision de réforme en juillet 1916. Il attend la décision de l'inspection régionale des sursis prise en janvier 1917. De retour à Toulon, il est inscrit sur la matricule des gens de mer en mars 1917, la guerre est terminée pour lui.

Etienne, le cadet, chaudronnier sur fer est ouvrier auxiliaire du port de Toulon depuis le 1^{er} février 1913. Il est d'abord « non affecté comme ouvrier du port » avant de l'être, en septembre 1914, au 112^e RI caserné à Toulon. Après un court passage au « Train des équipages », il est réintégré dans l'affectation spéciale en novembre 1914 à la direction des constructions navales.

Les affectés spéciaux

Dès l'ordre de mobilisation générale, début août, les ouvriers des arsenaux pouvaient être libérés de leurs obligations militaires ou n'étaient pas appelés sous les drapeaux et conservés dans l'armée de réserve. Etienne Magliotto est réintégré dans l'affectation spéciale à l'arsenal maritime en novembre 1914.

Les affectés spéciaux, ouvriers civils sous autorité militaire, selon la loi de 1915 - répondaient aux besoins considérables de la guerre en matériels dans les mines, les usines, les chemins de fer que ne pouvait remplacer la main-d'œuvre féminine, coloniale ou étrangère.

(A la pyrotechnie de l'arsenal de Toulon 6200 femmes dites « pyrotines », remplacent les hommes partis au front, et répondent au besoin de fabrication massive. Aux chantiers navals de La Seyne-sur-Mer, 200 femmes sont employées et 350 travailleurs chinois suppléent à l'absence des hommes mobilisés).

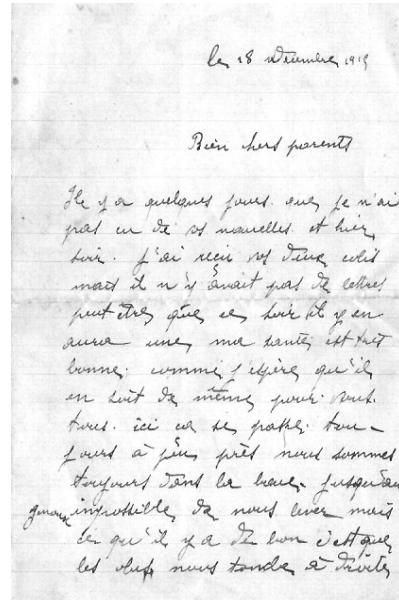
Les Lettres de Joseph

Témoignage émouvant

Bernard Ducher, petit neveu de Joseph Magliotto, a conservé treize lettres reçues par les parents du soldat mobilisé, datées de novembre 1915 à septembre 1918.

Chaque lettre compte une ou deux pages jaunies écrites au crayon gris, entre 8 et 15 lignes lorsque ces lettres sont tapuscrites.

L'écriture régulière des lettres, le petit nombre de fautes d'orthographe attestent de la scolarisation du jeune homme, au-delà de la simple alphabétisation qui, selon sa fiche matricule, a un niveau 2 (ceux qui savent lire et écrire comme la plupart des soldats de la Grande Guerre).



Deux masses alphabétisées

« La Première Guerre mondiale, écrit l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie, lancera les unes contre les autres deux masses de millions d'hommes presque parfaitement alphabétisés grâce aux initiatives de la "République des Jules" et, outre-Rhin, des séides de Guillaume II : le bilan du massacre sera écrasant ».

Joseph Magliotto, comme les jeunes gens de sa génération, a bénéficié du développement de l'école grâce aux lois scolaires de Jules Ferry, époque où le pays se couvre d'écoles, une école gratuite et laïque. Cependant ses prédécesseurs, François Guizot dans les années 1830 et Victor Duruy dans les années 1860, ont déjà fait avancer l'alphabétisation de la population française.

Dans le Var, bel exemple en la matière, les écoliers ont bénéficié très tôt de l'instruction. Au XIX^e siècle le Var, comme les départements du Sud de la France, appartient à la « France de l'école ». Dans le Var en 1905, seulement 5% des conscrits ne savaient ni lire et écrire.



Carte en franchise envoyée par Joseph Magliotto, 28/12/1916

Cette centaine de lignes, pleines de retenue ou passée au crible de la censure ou de l'autocensure, exprime à ce moment les sentiments de celui qui écrit et qui aborde à peu près tous les sujets qui font le quotidien des soldats : la pluie, la boue, la neige, le froid, la faim, les marches, le cantonnement, les permissions, le cafard, le « marmitage », les « shrapnels », les morts, les blessés, la fin de la guerre, en sortir ou pas.

Le lien de vie

Ces lettres sont les liens de vie entre les soldats au front et la famille à l'arrière. Joseph s'inquiète de ne pas avoir reçu de lettres, de colis ou se réjouit d'en avoir reçu. Il aborde des sujets de vie quotidienne : il demande qu'on lui envoie des anchois, des tomates « en conserve » et il reçoit « des pigeons aux petits pois » qu'il garde pour une période de pénurie alimentaire. Dans l'enfer de la guerre, il s'inquiète de la santé des siens et rassure sur la sienne.

Ces courtes lettres font apparaître le lien affectif si important entre le soldat et l'arrière. Elles insistent en deux, trois ou quatre lignes sur l'affection portée à ses parents, frères et sœurs, à ses amis et aux voisins.

Il termine ses lettres...

« C'est à l'instant que je viens de recevoir votre lettre qui me trouve en parfaite santé. »
10/12/1915

« J'ai reçu votre lettre hier soir et elle m'a trouvé en parfaite santé. » 19/01/1916

« Quoique n'ayant pas de lettres aujourd'hui, je vous écris un mot pour vous donner de mes nouvelles qui sont très bonnes. » 2/05/1916

« Je languis beaucoup d'avoir une de vos lettres... »

Caresse à la famille Pons.

Meilleures amitiés aux amis.

Caresse à Fifine, Marie-Rose, Marie-Louise.

Pour vous trois de grosses bises de votre fiston. » 11/04/1917



5 milliards de lettres, cartes postales, colis, ont circulé entre le front et l'arrière pendant les quatre années de guerre. Les soldats et leurs familles écrivent beaucoup, tous les jours. Sur le front, dans les tranchées, on trompe l'ennui, l'attente.

La poste aux armées organise l'acheminement des courriers et garde le secret de la localisation du régiment. Elle fonctionne relativement bien après la réforme de la fin de l'année 1914 : dans le meilleur des cas une lettre met trois ou quatre jours pour arriver à bon port.

Les soldats et les familles bénéficient de la franchise postale. Le courrier est centralisé au Bureau central militaire à Paris ; des bureaux de poste sont installés sur le front ; des distributions quotidiennes sont organisées par les vaguemestres, moments attendus avec impatience par les soldats.

La guerre du régiment de Joseph Magliotto, le 38^e RAC



Carte du front 1914-1918 et parcours du 38^e RAC

- 1 Bataille de la frontière en Lorraine (août 1914)
- 2 La Marne (sept 1914)
- 3 Région de Verdun (octobre 1914 – avril 1915)
- 4 L'Argonne (mai-août 1915)
- 5 La Champagne (sept 1915 – janv 1916)
- 6 Verdun (février 1916 – septembre 1917)
- 7 La Lorraine (octobre 1917 – mai 1918)
- 8 La défensive de l'Oise (juin 1918)
- 9 Le contre-offensive dans l'Aisne (sept 1918)



Journal de marche et d'opérations du 38^e RAC, 11^e batterie (*Mémoire des hommes*)

L'artillerie préservée ?

La bataille de Verdun bat son plein, le 2 juin 1916 Joseph Magliotto écrit à ses parents : « Notre infanterie a été beaucoup éprouvée et nous la même chose car Verdun, c'est le tombeau des artilleurs moins que l'infanterie tout de même mais nous en avons notre part ». Des artilleurs un peu mieux préservés comme le laisse penser Maurice Genevoix dans *Ceux de 14* : « Et ces tombes ! Voilà celle des trois artilleurs, spacieuse, bordée de pierres blanches, jonchée de rameaux. Et voici celle des fantassins, toute petite, évoquant sous l'étroite levée d'humus la forme du corps replié sur lui-même, écrasé peu à peu par la poussée des terres ».

Le 38^e RAC perd 145 hommes sur un effectif de 1 800 à 2 000 hommes pour l'ensemble du régiment. Les chiffres officiels des pertes indiquent que 6 % des artilleurs ont perdu la vie pour plus de 22 % des fantassins. Joseph Magliotto appartient à la 11^e batterie du 38^e RAC qui compte, au moment de la mobilisation, trois officiers, 171 hommes de troupe et 167 chevaux. En 1918, la 11^e batterie fusionne avec la 8^e. Chaque batterie compte quatre canons de 75.

« **Le canon de 75 mm modèle 1897 est la pièce maîtresse de l'artillerie française lors de l'entrée en guerre. Grâce à un lien élastique, il neutralise le recul et peut ainsi atteindre une grande cadence de tir [...]** Considéré comme « bon à tout faire », ses qualités masquent ses limites et rapidement, il apparaît inadapté à la guerre des tranchées. » Musée de la Grande Guerre, Meaux



Le canon de 75 en action en 1914 : soldats sans casque, pantalon rouge garance



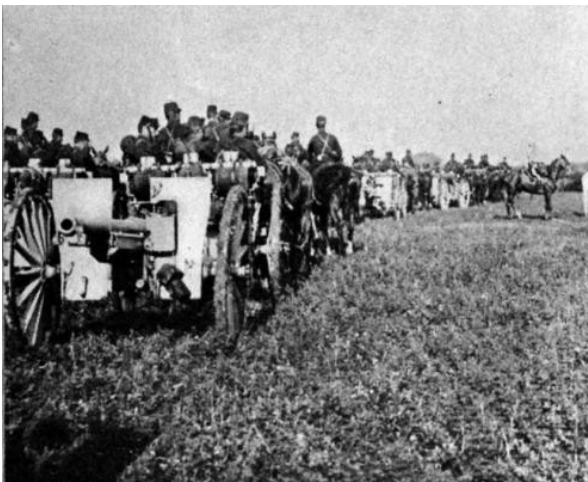
Fin 1915 : tenue bleu horizon et casque pour les soldats

Le peloton de pièce est composé de 14 artilleurs et 14 chevaux comprenant : chef de pièce, pointeur, conducteurs, tireur, chargeur, déboucheur, pourvoyeurs, conducteur de réserve.

La guerre vécue par l'artilleur Joseph Magliotto

La première lettre du jeune Seynois date de novembre 1915, la dernière est écrite une dizaine de jours avant sa mort. Ces lettres jalonnent le parcours du soldat et en décrivent la vie quotidienne rude, éclairée de quelques moments paisibles.

« Au-dessus des forces humaines »



Déplacement des batteries d'artillerie dans la Marne (sept 1914)

Les artilleurs et leurs chevaux affrontent les éléments décrits à plusieurs reprises dans le *Journal des marches et opérations* (JMO) du régiment : septembre 1914, dans la Marne : marche lente, fatigante, pénible, il faut 28 h pour effectuer 90 km.

En novembre 1915, Joseph Magliotto parle des conditions du déplacement du régiment « *Demain midi nous partons malgré le temps qu'il fait*, écrit Joseph Magliotto en novembre. *La pluie en tombant gelait sur le sol [...] Il y avait un verglas assez épais ce qui empêchait de marcher car les chevaux ne tenaient plus droits.* »

JMO, janvier 1916. Les batteries quittent Lavallée (Meuse) « par une bourrasque de neige épouvantable. Les routes étaient glacées... Les chemins encombrés et difficilement praticables retardèrent la marche du régiment et augmentèrent les souffrances physiques des soldats. »



Portrait passé à la postérité de Guillaume Apollinaire blessé.

« J'ai tant aimé les Arts que je suis artilleur » écrivait Guillaume Apollinaire.

Engagé volontaire, artilleur au 38^e RAC, l'écrivain est blessé à la tête en mars 1916. Evacué sur Paris, il est emporté par la grippe espagnole en 1918.

Aller au feu pour avoir des abris

Dans ces conditions, les soldats sont pressés d'arriver sur leur lieu de combat où ils pourront, alors, trouver de « bons abris ». Joseph Magliotto écrit en décembre 1915 : « *Nous sommes dans un patelin car le mauvais temps nous a empêchés de continuer notre route. Les deux premiers jours de marche, nous avons pris quelque chose comme pluie et il a fallu que ça sèche sur la peau... Demain soir ou après-demain nous comptons aller prendre position et nous languissons d'être au feu car il n'y a pas de vie avec des temps pareils... d'autant que si on tombe sur une position il y a de bons abris* ».

Mais quand ces abris n'existent pas ou s'ils ont été détruits, il faut les construire. « Les batteries se livrèrent alors à un gros travail de construction d'abord et d'aménagement ensuite, rapporte le JMO en décembre 1915. Des casemates pour les pièces, des abris pour les munitions, des abris à l'épreuve pour le personnel Les poilus se révélèrent d'excellents terrassiers et chacun participa à cette œuvre suivant ses aptitudes et sa profession. Bientôt les batteries possédèrent des abris à l'épreuve et des casemates qui, en diverses circonstances, devaient leur sauver la vie. »

La boue, « le plus grand ennemi des poilus »

« *Nous sommes toujours dans la boue jusqu'aux genoux*, écrit Magliotto le 18 août 1915. *Impossible de nous lever.* » Tous les témoignages parlent de la boue. L'écrivain Louis Pergaud, mort dans la Woëvre en avril 1915, raconte qu'au moment d'une attaque l'un de ses compagnons « *manque de se noyer dans un trou de boue, d'eau, de pissat, de merde et de sang* ».

« Tout n'était plus que boue. Et la boue resta pendant toute la guerre le plus grand ennemi du poilu[...] Elle le poursuivait, se cramponnait à son corps et semblait pénétrer par plaisir jusqu'aux pièces les plus délicates de ses armes. Qu'elle soit blanche comme en Champagne, gluante comme dans les Flandres, ou épaisse et argileuse comme dans les régions boisées de l'Argonne ou de la Lorraine, elle donnait au poilu l'aspect d'une loque misérable et repoussante. Elle revêtait les chevaux de longues balzanes blanches...elle a rouillé, elle a détruit. » JMO, septembre 1915

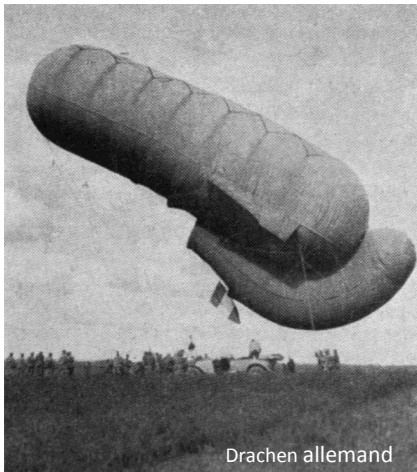


- Il y a deux ans, mon docteur voulait me faire prendre des bains de boue.
- Ben mon vieux t'es servi ! au moins ça ne coûte rien. *Le Petit Var*, 16/02/16

L'explosion d'une batterie, le marmitage, l'aviation, les gaz, ... la mort proche

«Un obus de 150 explosa sur la pièce même. Les effets furent terribles ! Tout le personnel était simultanément mis hors de combat ! Les lieutenants Houel et Vincent étaient tous les deux tués. Quatre servants avaient trouvé la mort à côté d'eux : le maître-pointeur Amy, les canonniers Pons, Jues et Matteï, le maréchal des logis Dionisi, le maître-pointeur Pastor et les servants Guede, Morin, Hermitte et Grasses étaient blessés. » 29/09/1915, *Historique du 38^e RAC*

En cette fin de l'année 1915, le soldat Magliotto attend les permissions qui ne viennent pas : « *Et vous pouvez me croire que je fais attention aux obus cachés, écrit l'artilleur. Quand ils sifflent, je me planque... qu'ils me laissent, puis au retour je m'en fous.* » Le 18 décembre 1915, toujours au front sans permission Magliotto se rassure : « *des obus tombent à droite et à gauche, devant derrière mais aucun sur la batterie. Nous sommes bien encadrés mais ils nous font pas mal.* » Il en va autrement quelques jours plus tard près de la Butte du Mesnil en Champagne: « *Je suis encore en vie, écrit-il le 19 janvier 1916, je ne sais pas comment car nous avons eu une forte attaque allemande et ils nous ont fait sauter des mines, mais on s'y attendait depuis 2 jours et sitôt que les entonnoirs ont sauté nous avons déclenché un tir de barrage qui a empêché les fantassins boches de faire un pas en avant. Nous avons tiré pendant une heure à volonté c'est ce qui nous a fait repérer et les obus nous sont tombés à peine à quelques mètres devant et derrière les pièces et c'était des obus suffocants. Nous avons eu 2 morts et 4 évacués par les gaz. Vraiment on a eu de la chance autant que pendant le tir. Je disais aux poilus de la pièce je ne sais pas si nous rentrerons tous ensemble. Puis nous n'avons pas eu de mal à la pièce enfin on s'en est encore échappés pour encore une.* »



«Le 9 janvier, tous les drachen ennemis sont en l'air, l'aviation est particulièrement active [...] Les Allemands dirigent vers nos lignes des vagues de gaz lacrymogène et des liquides enflammés sont jetés sur nos fantassins. Mais l'artillerie est attentive ! Les groupes alertés par l'explosion des mines commencent un barrage rapide et nourri. Les obus tombent drus sur les assaillants... Les Allemands exécutent des tirs de concentration sur les batteries et les tirs de barrage des nôtres ne cessent point. Des servants sont atteints. Des abris sont touchés. Des pièces sont mises hors de service. Le duel reste terrible. » JMO, janvier 1916.

En réserve à Fleury en Champagne, cela n'arrête pas. 11 avril 1917 « *Les boches cherchent à nous dénicher car nous commençons à recevoir quelques obus qui tombent assez loin. Nous risquons pas qu'ils nous fassent du mal !* ». 26 septembre 1918, Joseph est de retour de permission, il est promu maréchal des logis : « *Me voilà chef de pièce maintenant je n'ai plus qu'à me planquer et à me laisser vivre jusqu'à la fin* ».

Moments de détente

Régulièrement les soldats sont relevés d'abord de la ligne de feu, puis au repos à l'arrière du front. 22 novembre 1915, le 38^e RAC est au repos en Champagne : « *Nous sommes toujours dans la Champagne et les gens sont très gentils... Nous ne pouvons être mieux. Aussi si je m'en retourne de la guerre, je me rappellerai des Champenois et des Champenoises. Il va falloir partir demain ou après-demain sans savoir où nous irons. Mais tout de même, il y a 21 jours que nous sommes au repos et c'est un peu le tour des autres... il ne faut pas que ce soit toujours les mêmes qui combattent.* »

1916, après avoir affronté l'offensive allemande à Verdun, le régiment est au repos à la Butte du Mesnil, le 2 juin Magliotto écrit : « *Nous sommes toujours au repos à une dizaine de kilomètres de la ligne de feu quoique étant logés dans un bois sous les tentes... Cet après-midi je suis allé me balader à cheval revoir les anciens patelins, mais beaucoup de démolis. Nous pensons être relevés définitivement bientôt.* »

Noël et le phonographe

En 1915 Joseph Magliotto espère rentrer chez lui pour Noël pourtant les permissions n'arrivent toujours pas. Le 18 décembre, il se résigne : « *Les colis sont arrivés en bon état et je ne les ai pas touchés, je les garde pour la Noël pour faire le réveillon. L'année passée nous avons passé la Noël en position et cette année il a fallu que nous la passions encore. Heureusement que le soir nous passons un moment à faire jouer le phonographe. C'est toujours les mêmes morceaux mais ça n'y fait rien. Le capitaine va nous en faire d'autres. C'est lui qui les a achetés et il a une idée.* »

Etre un bon chef

A la suite d'une permission, le capitaine a ramené avec lui phonographe et disques pour adoucir la vie des soldats de son unité. Il fait partie de ces « bons chefs » de terrain dont parle l'historien Emmanuel Saint-Fuscien. Le bon chef, dit-il, au cours de cette guerre interminable, impose son autorité, autorité qui avec l'innovation technique passe par la compétence technique. Il apporte de la « bienveillance ». On est « des chefs pas des dompteurs, dit l'un d'eux, on est comme des mères de familles ». Exemplaire à l'avant, à l'arrière il apporte un soin particulier à ses hommes : couchage, nourriture, aide à la correspondance. Les officiers offrent du tabac, du chocolat, des boîtes de conserve, des lainages. *Les collections de l'Histoire n°61, p.44-48*

Des colis, une bonne anchoïade... et des aubergines

Les nombreux colis adoucissent la vie des soldats et améliorent parfois leur quotidien même si avant tout ce sont les lettres qui comptent : « *J'ai reçu vos deux colis, écrit Joseph (18 décembre 1915), mais il n'y avait pas de lettres, peut-être ce soir il y en aura* ». Les colis arrivent en bon état et Joseph n'hésite pas à préciser ce dont il a besoin (22 septembre 1915) : « *Vous n'oublierez pas de mettre quelques anchois car une bonne anchoïade ça doit nous faire revenir ce soir ou demain... c'est-à-dire que le jour où on la sautera un peu trop je mangerai la boîte de pigeons aux petits pois.* » (4 novembre 1915) : « *Un colis fait à votre idée, un colis qui contient des amandes et des figues, ce n'est pas trop la peine, enfin je vous laisse libres....* »

Les familles envoient aussi des vêtements aux soldats, au début de la guerre surtout, alors que le ravitaillement est défaillant. Le 22 novembre 1915, il neige et il grêle, « *ça ne fait rien, écrit Joseph, il peut en tomber tant qu'il voudra, d'ailleurs j'ai encore un chandail de l'année passée puis j'ai touché ma solde et je suis frusqué de neuf. Maintenant nous pouvons voir venir donc ce n'est plus la peine que vous m'envoyez des tricots* ».

Dans une lettre d'Adrienne qui vit chez ses parents à Rians, il apprend qu'elle a reçu un coulis de tomates, il écrit à ses parents le 19 juillet 1918 : « *Vous devriez m'en faire cuire une boîte avec des aubergines à la poêle. J'en ai une envie folle. Je ne veux pas autre chose que cela. Vous devez savoir comme l'on fait : vous faites cuire les tomates et les aubergines et vous les mettez dans une boîte en fer assez grosse puisque je ne veux que ça. Une fois la boîte fermée je crois qu'il faut la faire bouillir. Enfin vous vous renseignerez mieux.* »

Cette lettre émouvante datant de 1918 ne doit pas faire oublier que « Les conditions de vie du soldat français sont plus dures que celles des combattants des principales puissances occidentales, selon l'historien Stéphane Audouin-Rouzeau, d'autant que les combattants relevés trouvent à l'arrière des conditions de repos médiocres... Le commandement français a longtemps négligé le « bien-être » des soldats... Du côté britannique et du côté allemand, le commandement s'efforce au contraire, d'assurer le « confort » des hommes ». Ce n'est qu'au cours du second semestre de l'année 1917 que l'action de Pétain en matière d'alimentation et de cantonnement produira ses effets.

La saleté des corps

« *Hier je me suis rasé, je me suis débarbouillé, j'ai changé de linge, j'en avais besoin, avoue Joseph le 22 juin 1918, il y avait quinze jours que je n'avais pas fait cela et les poux commencent à nicher. Pour nous coucher, les souliers on les enlevait pas car ce n'est pas encore bien le moment.* »

Les soldats évoquent rarement la saleté des corps, comme le fait Joseph Magliotto. Epreuve humiliante, selon Stéphane Audouin-Rouzeau : « On est triste parce qu'on sent mauvais ».

Le cafard

Aux souffrances physiques s'ajoute le « cafard », « forme de souffrances psychologiques qui allie l'ennui, l'angoisse, la douleur de l'absence des proches ». Joseph l'exprime à plusieurs reprises dans ses lettres. En novembre 1915, il attend avec impatience sa première permission qui n'arrive toujours pas, « *Il vaut mieux que je n'y pense pas, dit-il, car ça me donne le cafard [...] Je commence à languir plus que vous autres encore* ».

A Verdun, juin 1916, le régiment est au repos à une dizaine de kilomètres de la ligne de feu, « *ça se passe mieux qu'à la position, écrit-il, le moral est un peu meilleur* ».

En septembre 1918, il rentre d'une courte permission, il écrit : « *j'ai trouvé les galons de maréchal des logis à mon arrivée, cela m'a un peu enlevé le cafard... j'en tiens encore un morceau, enfin ça finira bien par passer* ».

L'attente des permissions qui n'arrivent pas

Automne 1915, Joseph attend sa permission et espère passer Noël en famille, mais le déplacement non prévu de son régiment remet en cause ses espoirs : « *Tout ce changement ne m'avance pas. J'en suis plus que dégoûté moi qui comptais être parmi vous autres à la fin décembre, je ne sais pas si j'y serai. Enfin prenons patience et mon tour viendra.* » Quelques jours plus tard : « *les permissions vont être supprimées pour quelques temps et tout cela va me retarder. Enfin prenez patience, si ce n'est pas à la fin décembre, ce sera à la fin janvier.* » Et en janvier 1916, « *je compte partir dans une dizaine de jours, peut-être avant... le chef m'a demandé la gare de desserte, tout un tas de renseignements pour établir ma permission* ».

Quelques jours plus tard au Mesnil-en-Champagne, le régiment essuie une vigoureuse attaque allemande, deux hommes meurent et quatre sont intoxiqués par les gaz, « *enfin, on s'en est encore échappés pour encore une, commente Joseph, ce qui me console c'est que mon tour de permission s'approche de plus en plus et vous verrez que bientôt je serai parmi vous* ».

Joseph Magliotto réside loin du front, le trajet est long. Le 26 septembre 1918, il précise « *je n'ai guère profité du repos à peine quatre jours, j'ai retrouvé mon régiment le 17.* »

Les permissions chaotiques

Les états-majors n'étaient pas préparés à ce concept de congé pour un combattant tant l'idée d'une guerre courte était ancrée dans les esprits. Le système se met en place de façon chaotique jusqu'à la fin de l'année 1916. Les permissions varient selon les unités et les opérations militaires. Dans la charte des permissions en 1917, le combattant a droit à sept jours de permissions tous les quatre mois, mais l'application de la loi n'est pas respectée sur le terrain et cela a des effets sur la crise de 1917.

Et puis il y a le transport des permissionnaires dans des trains qui leur sont spécialement destinés, souvent défectueux. Emmanuelle Cronier, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*

« Contrainte ou consentement ? »

Telle pourrait être la question posée par les historiens à la lecture des quelques lignes écrites par le soldat Joseph Magliotto. L'attente des permissions absentes ou reculées en 1915-1916, l'impatience de retrouver les siens, se protéger de la mort omniprésente, vivre sale et boueux, dépasser le « cafard », languir de sa nouvelle épouse qui ne languit pas, tout cela exprime au mieux la résignation de Joseph. Le 26 septembre 1918, le moral n'y est pas, il apprend que la grippe espagnole frappe à La Seyne comme ailleurs, il écrit : « *et cette grippe fait-elle toujours des ravages à La Seyne ? Si parfois il y avait quelqu'un de malade principalement papa ou maman, n'hésite pas à m'envoyer un télégramme car je pourrai obtenir une permission exceptionnelle, mais il vaut mieux pas en avoir.* »

La fiche matriculaire de Joseph Magliotto rapporte ses faits d'arme et ses citations à l'ordre de la brigade et du régiment. En 1916, A Verdun, il est blessé à trois reprises. Le 13 août il est victime de gaz asphyxiants : « *Il a fait preuve de sang-froid et de bravoure en assurant cinq heures durant le pointage constant et parfait de la pièce dans un tir de barrage intensif et en parant le frein de son canon sous un bombardement violent et précis d'obus de gros calibre asphyxiants* ». Le 19 août, il est blessé au bras et à l'épaule par un éclat d'obus « *étant blessé en même temps que plusieurs de ses camarades et se rendant compte de l'importance de ses fonctions de maître pointeur, il a énergiquement refusé de se laisser évacuer.* » Le 29 décembre à nouveau, il refuse l'évacuation : « *Etant blessé avec plusieurs de ses camarades et se rendant compte de l'importance de ses fonctions a refusé de se laisser évacuer. Au service de sa pièce a affirmé de nouveau sa force morale en s'écriant "ils ne m'auront pas".* »

Journal d'armée - Deux pièces sont détruites par le feu de l'ennemi, un dépôt de munitions incendié. Une 2^e pièce éclate au courant d'un tir - les pertes du personnel sont à ce jour :

Noms	Grade	tué	blessé	disparus
Messinet	M ^e de ligne		I	
Magliotto	1 ^e c. st		I	
Julien	1 ^e c. st		I	
Mottet	2 ^e c. c.	*	I	

Extrait du JMO.
Joseph Magliotto blessé,
13 décembre 1917

Ambiguïté du soldat qui, fataliste, reste un civil attaché à sa vie antérieure – « Le front fut une presqu'île plutôt qu'une île », écrit Stéphane Audouin-Rouzeau.

Accoutumé à la violence, à la présence de la mort, le soldat reste solidaire de ses camarades de combat. La colère et la haine animent son patriotisme. Dans cette société d'hommes on ne montre pas ses émotions. (Rémy Cazals et André Loez, *Vivre et mourir dans les tranchées*)

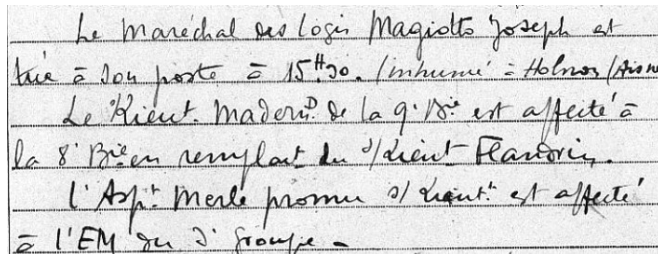
Epilogue

L'inévitable éclat d'obus

Joseph Magliotto meurt, frappé par un éclat d'obus le 8 octobre 1918, un mois avant l'armistice, douze jours après la dernière lettre arrivée jusqu'à nous. Il reçoit une lettre journalière d'Adrienne qui ne « languit » pas, dit-il.

C'est la contre-offensive franco-anglaise qui avance rapidement dans la région de Saint-Quentin. Ce jour-là la résistance allemande est forte, le feu nourri d'un barrage roulant touche Magliotto. Il tombe dans le creux de Thorigny, il est le seul de son régiment, touché, sans doute, par une bille d'obus de shrapnel- arme antipersonnel - qui lui a traversé le crâne et y a laissé une légère blessure à la tempe.

Joseph est enterré dans le cimetière d'un village proche, à Holnon, à l'ouest de Saint-Quentin – aujourd'hui petite ville où reposent, dans un cimetière anglais, quelques centaines de soldats tombés en septembre 1918.



Le maréchal des Logis Magliotto Joseph est
tué à son poste à 15^h30. Inhumé à Holnon / France
Le Lieut. Maderic de la 9^e V^e est affecté à
la 8^e B^e en remplaçant le Lieut. Flastorin.
L'Asp^t Merle promu s/lieut^t est affecté
à l'EM du 2^e groupe.

Extrait du JMO. annonçant le décès de Joseph, 8 octobre 1918

La famille apprend le décès quelques semaines plus tard.

Le 11 novembre, date de l'armistice, tandis que les cloches de l'église Notre-Dame de Bon Voyage sonnent à la volée, la famille Magliotto assiste à la messe de deuil de Joseph.



Otto Dix(1891-1969), dessin réalisé au crayon à papier sur une carte postale militaire envoyée en janvier 1916

Le retour du corps ... la « chance »

En juillet 1920, la loi autorise le rapatriement des corps. En 1922, La mère et la sœur de Joseph vont chercher la dépouille de Joseph à Holnon. La conservation du corps permet de remarquer une seule blessure légère à la tempe.



C'est sans doute dans un cimetière comme celui-là que Joseph Magliotto a été enterré à Holnon.

La famille a de la « chance », écrit Stéphane Audouin-Rouzeau (*Corps perdus, corps retrouvés*) « Elle a eu l'assurance formelle que le corps de ce dernier n'avait pas été démembré ou éventré, qu'il n'avait pas souffert, que sa mort avait été instantanée et calme, qu'il avait reçu une sépulture décente, quand tant d'autres combattants sont morts de manière atroce, après d'interminables agonies, sans bénéficier du moindre secours ni de la moindre tombe. Quoiqu'on puisse en penser, [sa mère] n'a pas eu toutes les malchances. »

Le corps est inhumé dans le nouveau caveau familial au cimetière de La Seyne . Son nom est gravé sur le monument aux morts comme « mort pour la France » ainsi que sur le monument aux morts à Rians où vivait Adrienne Champey son épouse.

Deux ans après son veuvage, Adrienne Champey rejoint la famille Magliotto. Elle épouse le cousin homonyme de Joseph Magliotto avec lequel elle aura deux enfants.

le 19 juillet 1918

Bien chers parents

Je viens de recevoir votre lettre
du 11 à l'instant même
qui me trouve en parfaits
santés cela m'informe Jean-
coul que vous êtes restés 12
jours sans nouvelles. Peut
être que ma lettre s'est égarée
ou peut-être vous l'avez
eu ce moment. Le report que
nous avons pris nous a pas
trop fait mal à l'instant

Le 18 décembre 1919

Cher herb parents

Je vous envoie quelques photos que je n'ai
pas eu de vos nouvelles et hier
soir. J'ai reçu vos deux colis
mais il n'y avait pas de lettres!
peut être que ces boîtes de verre
avaient une mauvaise santé, est peut
être comme j'espère que'ils
en soit de même pour vous.
Tout ici est très agréable. Tout
est à peu près nivelé comme
toujours dans la vallée jusqu'au
jamais irrémédiablement. Mais
ce qui est le plus bon c'est que
les olives nous tombent à terre

Association Histoire et Patrimoine seynoïs

BP 10315 83512 La Seyne-sur-Mer

www.histpat-laseyne.net

Avril 2015